

/ Benjamin Stora

Les chagrins et bouleversements causés par la guerre, le déracinement et l'exil l'ont longtemps obsédé. Mais c'est bien l'Algérie et ses relations avec la France qui constituent le fil rouge de son travail d'historien. Benjamin Stora en explore minutieusement les mémoires conflictuelles.

Quand et où êtes-vous né?

Benjamin Stora/ le suis né en 1950. À cette époque on ne naissait pas encore à l'hôpital, ma mère a accouché dans notre appartement où j'ai grandi ensuite, jusqu'à notre départ d'Algérie en 1962. Constantine était une ville extraordinaire. Nous habitions juste en face du pont suspendu, des gorges du Rhumel, un ruisseau qui grossissait lorsqu'il pleuvait beaucoup. Ces gorges étaient impressionnantes car la ville était située à 600 mètres d'altitude, entourée de ponts, mystérieuse. À l'intérieur de ce rocher vivaient mêlés, dans notre quartier, les juifs et les musulmans. Il ressemblait à ce qu'on peut appeler aujourd'hui une médina.

Dans cette ville vertigineuse, les gens vivaient beaucoup entre eux, selon des particularismes et des traditions très constantinoises, langagières ou culinaires. Le rapport à la religion était également très fort, chez les musulmans comme chez les juifs. Et même chez les chrétiens, qui habitaient dans un autre quartier. Mais, en même temps – et c'est ce qui était extraordinaire – toutes les communautés étaient très attachées à la laïcité et à la république. Elles célébraient les grandes fêtes religieuses tout en étant républicaines dans l'espace public. Cela ne concernait pas seulement les juifs et les catholiques, les élites musulmanes étaient également laïques à Constantine, qui était la ville des grands leaders algériens nationalistes : Ferhat Abbas, le docteur Ben Djelloul, un élu musulman des années 1930

très populaire, Ben Badis, grand religieux réformiste musulman qui a lancé le mouvement des oulémas en Algérie, attaché à la fois aux écoles religieuses et aux principes de la république. Je sais que tout cela est difficile à faire comprendre aujourd'hui parce que l'on

veut opposer le concept de la laïcité à celui de religion, ce qui n'était pas du tout le cas alors.

J'ai beaucoup évoqué Constantine dans mes derniers ouvrages comme Les Clés retrouvées ou La dernière génération d'octobre. Cette ville a fasciné beaucoup de gens; elle a vu passer Flaubert, Théophile Gautier... Au XIXº siècle, lors de la vague orientaliste, la complexité de son architecture frappait les imaginations. Et elle a été difficile à prendre, à la suite d'un siège terriblement long et meurtrier où l'armée française a perdu beaucoup d'hommes, dont le général Damrémont. Les Turcs ont résisté violemment, l'Algérie était alors une province

ottomane. Et Constantine était adossée au massif montagnard des Aurès où la tradition de résistance berbère est puissante. Elle a tenu tête aux Français jusqu'en 1837. Elle est la troisième grande ville d'Algérie. Mais c'est une ville de l'intérieur, pas comme celles de bord de mer, ouvertes sur les influences méditerranéennes, les douceurs de vivre, non, elle est très spéciale avec son climat continental, extrêmement chaud l'été et froid l'hiver. Il y neigeait tous les ans. Quand je suis arrivé en France, tout le monde m'a dit : «Ah, tu es content, tu vois enfin la neige!» Ce à quoi je répondais : « Mais non... on faisait des bonshommes de neige à Noël à Constantine... » Et, pour voir la mer, il fallait rejoindre la côte et Philippeville, à 80 kilomètres. Nous allions à la plage de Stora qui est très connue en Algérie. Stora, c'est aussi mon nom, qui est lié à cette plage pour des raisons que j'ai expliquées dans Les Clés retrouvées.

Vous parlez dans Les Clés retrouvées d'une complicité affectueuse entre les musulmans et les juifs. En rappelant qu'ils partageaient l'espace public mais qu'ils ne partageaient pas l'espace privé.

B. S./ Effectivement. L'espace public, c'était les marchés, les tissus, les épices, etc. C'était aussi la musique. Car dans les grands mariages jouaient des orchestres mixtes judéo-musulmans. L'espace public, c'est aussi la langue.

À la différence d'autres juifs d'Algérie, d'Oran ou d'Alger par exemple, ceux de Constantine continuaient à parler l'arabe. Et les traditions culinaires étaient identiques, les plats, les mêmes. Ce qui est très important parce que la tradition culinaire rythme l'activité religieuse:

à chaque fête correspond un plat particulier. Tout cela était donc mixte. Mais il n'y avait pas de mixité politique parce que les juifs étaient fondamentalement français depuis le décret Crémieux de 1870. Ce qui n'était pas le cas des musulmans, même les grandes familles de Constantine n'étaient pas françaises. Il n'y avait pas non plus de mixité sexuelle, on se mariait dans sa communauté. Donc la mixité était beaucoup plus culturelle que politique ou citoyenne. Et ce n'était pas simple. Si le vivre ensemble semblait aller de soi, était de l'ordre de l'évidence parce qu'adossé à plusieurs siècles d'histoire et à un mode de rapport au monde commun,

Toutes les

communautés étaient

très attachées

à la laïcité

et à la république

MITE/ Benjamin Stora Benjamin Stora/L'INV

et une jalousie.

Les musulmans et les juifs vivaient côte à côte, à distance du quartier dit « européen »?

B. S./ C'était vrai jusqu'à un certain point. À un moment donné, pendant la guerre d'Algérie, les juifs ont commencé à migrer vers le quartier européen. Sur le plan spatial, la ville a alors beaucoup changé. Des membres de ma famille ont quitté le quartier juif traditionnel pour rejoindre le quartier européen qui était vers le Coudiat, Saint-Jean, etc. On sentait que les frontières communautaires avaient tendance à s'effacer, grâce à la circulation, à la mobilité. Certains juifs d'Algérie, plus assimilés, culturellement, à la France et à la république se vivaient comme des Européens. C'était dans les années 1956-57-58. Pour notre part, nous sommes restés dans le quartier judéo-musulman jusqu'à notre départ d'Algérie.

Vous ne revenez en Algérie que vingt ans après, en 1983. Retournez-vous ensuite régulièrement à Constantine?

B. S./ J'y retourne chaque année. Mais, dès 1983, je me suis aperçu de sa transformation. Entre l'aéroport et ma maison au cœur de la ville historique, nous avons traversé plusieurs kilomètres où je ne la reconnaissais plus. J'étais inquiet de ce temps qui passait en voiture et qui ne me rapprochait pas du lieu de mon enfance. C'était angoissant. Et tout d'un coup la ville ancienne est apparue, assez petite finalement. Quand on est enfant on

a le sentiment que tout est grand, une fois devenu adulte tout devient petit. La rue Caraman, qu'on appelait rue de France. je la voyais comme les Champs-Élysées. En fait, c'était une rue assez étroite qui partait de la place de la Brèche, une

grande place de Constantine, et s'étirait jusqu'au pont suspendu. Elle était l'artère principale de ce qui m'avait semblé dans mon enfance un grand quartier, mais qui en réalité ne l'était pas. Toutefois, ce quartier historique n'a pas changé : son hôpital militaire, son cinéma, le lycée en face, tout est encore là. La différence par rapport à mon souvenir, c'est qu'il n'y a presque plus de cafés le long de la rue. Ils étaient nombreux autrefois, et beaucoup de femmes circulaient dans les rues, ce n'est plus le cas aujourd'hui, la présence humaine est devenue très masculine. Cela se ressent beaucoup.

Le centre a changé aussi, de grands hôtels ont été construits, notamment à la place de l'ancien casino qui a été détruit. C'est dommage parce que ce lieu avait un certain cachet. Et la ville nouvelle est très grande, avec l'université Mentouri, elle s'étend jusqu'à l'aéroport. Je ne connais pas bien ce développement urbain, qui comporte deux ou trois villes nouvelles. Pour cette raison : l'Algérie est passée de 9 millions d'habitants en 1962 à pratiquement 38 millions aujourd'hui.

À ce propos, une chose m'avait frappé à Khenchela, la ville des Aurès dont est originaire ma famille. Mon père m'avait dit : « Va au cimetière » - car à chaque fois que j'allais quelque part, j'essayais de voir le cimetière juif ou le cimetière européen, le lien au cimetière est très fort. Si le cimetière juif de Constantine apparaît toujours sur les

••• il existait aussi une grande séparation des imaginaires, hauteurs, simple et magnifique, à Khenchela, alors qu'il se situait à la périphérie, il se retrouve maintenant au cœur de la ville tellement celle-ci s'est agrandie. Ce bourg d'autrefois 5 000 habitants est devenu une ville de 100 000 habitants, avec une université, etc. La croissance démographique modifie donc totalement la configuration des villes. Les centres se déplacent aussi. Malheureusement, on édifie n'importe quel type d'architecture, ce qui fait que l'on traverse souvent des villes sans âme, dont on ne sait pas même pas où est le centre.

Ce qui me frappe, ce sont ces immeubles à moitié construits, j'ai du mal à comprendre cet inachèvement. Constantine a toutefois bénéficié d'un embellissement général ces trois dernières années car elle est capitale de la culture arabe, en 2015 et jusqu'en avril 2016. Le centre historique, en particulier les vieilles rues de mon quartier, a été entièrement rénové, ce qui lui donne un côté pimpant que je n'avais jamais connu jusqu'alors.

Vous avez fait de l'histoire de l'Algérie le champ de vos recherches?

B. S./ Oui et non. Oui, parce que j'ai réalisé beaucoup de travaux et d'ouvrages sur ce sujet. Non, parce que mon point de départ n'était pas l'Algérie mais la guerre. Que cela se passe en Algérie, je n'en disconviens pas, mais ce qui m'a obsédé, mes grandes thématiques, sont les chagrins et les bouleversements causés par la guerre, le déracinement et l'exil. J'ai aussi travaillé dans ce sens sur d'autres pays ; comme le Maroc et le Vietnam où j'ai aussi vécu et au sujet desquels j'ai écrit deux livres : Voyage en

postcolonies et Imaginaires de querre. Il est vrai que, fondamentalement, je me histoire ont concentré suis enraciné dans l'histoire intérieure tous ces phénomènes algérienne, mais avec une portée beaucoup plus large, j'allais presque dire universelle. Les thèmes très généraux

> dont je traite, la mémoire de la violence, du bouleversement né de la guerre, sont liés et on peut les examiner en rapport à différents pays. Il se trouve que l'Algérie et son histoire ont concentré tous ces phénomènes de séparation, de violence, de rapport à l'islam. Et il se trouve aussi que pendant que je travaillais sur l'histoire de la première guerre d'Algérie, la deuxième guerre, civile, « une décennie sanglante », se déroulait sous mes yeux. J'étais littéralement attaché à cette histoire, dans une sorte d'aller-retour permanent.

Vous y étiez donc pendant la guerre civile?

B. S./ J'y suis allé, j'ai été un des rares intellectuels français à ne jamais cesser d'aller en Algérie. Sauf au moment où j'ai été obligé de quitter la France, en 1995, et où j'ai vécu à l'étranger. Mais j'y suis allé de 1990 à 1995. Et j'y suis ensuite retourné en 1998, quand l'affrontement commençait à prendre fin.

Où avez-vous vécu au Maroc?

B. S./ À Rabat, de 1998 à 2002. C'est une ville magnifique, je l'ai vraiment aimée. De toutes les villes marocaines, c'est la plus douce, la plus calme, la plus attachante, il y faisait bon vivre. Et comme il n'y avait pas beaucoup de touristes, elle était très préservée. Les tour-opérateurs ne se dirigent pas souvent vers Rabat, plutôt vers Marrakech, Agadir, etc.



Le pont suspendu sur les gorges du Rhumel à Constant

Au total, j'ai vécu seize ans au Maghreb. Douze ans en Algérie et quatre ans au Maroc. Cela donne une expérience, un rapport à l'Orient qui n'est pas extérieur.

Dans votre travail, l'histoire des juifs d'Algérie arrive tard. Vous avez commencé par le mouvement nationaliste, la guerre d'Algérie, l'immigration.

B. S./ Oui, les juifs d'Algérie arrivent à la fin. Je dois dire que je n'ai pas « construit une carrière », rien n'a été planifié. Quand j'ai commencé à travailler sur l'histoire de l'Algérie en 1974, j'étais très jeune, j'avais 24 ans. À Nanterre, j'ai eu pour Professeur René Rémond, qui était président de l'université à l'époque. Il était mon prof d'histoire en DEA, il m'aimait bien et m'a dit : « Vous qui êtes révolutionnaire - tout le monde savait que j'étais militant d'extrême gauche, les maoïstes et les trotskystes étaient alors très influents à Nanterre -, pourquoi ne travaillez-vous pas sur la révolution algérienne? Il n'y a personne sur ce thème, faites-moi un mémoire de maîtrise là-dessus ». J'étais alors militant trotskyste, mais appartenant au courant dit lambertiste qui avait soutenu Messali Hadj, le dirigeant du Mouvement national algérien, rival du FLN. C'était assez mal vu à l'époque, parce que l'extrême gauche française était pro-FLN, comme Sartre et une grande partie de la gauche. Nous, nous étions plutôt camusiens, et messalistes. Donc, quand Messali Hadj est mort en 1974, sa fille Djanina a su par l'intermédiaire

d'un militant que je voulais écrire sur l'Algérie et elle a accepté de me voir. Je l'ai rencontrée en 1975, elle habitait en région parisienne, isolée. Messali Hadj avait été un personnage immense, mais déjà oublié. Plus personne ne connaissait les messalistes, ils étaient les vaincus de l'histoire... Doublement vaincus, même, à la fois par le FLN et la France... J'arrive donc chez elle, et elle me dit : «Si vous voulez, je peux mettre à votre disposition les archives de mon père ». Je m'y plonge et je découvre un trésor phénoménal, une grande partie de l'histoire de l'Algérie du XXº siècle. Messali Hadi avait créé l'Étoile nord-africaine dans les années 1920, puis le parti du Peuple algérien, il vivait avec une Française, c'était une histoire extraordinaire. Et puis il v avait ses Mémoires, que personne ne connaissait; une partie était écrite en arabe mais la majorité était en français.

J'en ai parlé à René Rémond. J'avais d'autres excellents profs comme Jacques Ozouf, Philippe Vigier, Jean-Pierre Rioux qui était tout jeune assistant et mon directeur de mémoire de maîtrise, Philippe Levillain, spécialiste de l'Église et du Vatican, et aussi Serge Berstein, spécialiste de la III^e République. Ces historiens très forts étaient tous dans mon séminaire de DEA et je leur exposais mes thématiques de recherche et d'archives. Ils trouvaient cela extraordinaire parce que personne ne travaillait sur ces sujets. Pourquoi? Parce qu'à cette époque-là il fallait oublier l'Algérie, la défaite, le traumatisme, le départ, l'exode des pieds-noirs, les harkis... La jeune ***

L'Algérie et son

de violence

génération ne s'occupait que de l'après-68 et ne parlait pas de l'Algérie. La génération précédente qui avait été envoyée en Algérie n'en parlait pas non plus, ils avaient trente ou quarante ans dans les années 1970, ils travaillaient et avaient des familles, ils ne revenaient pas sur leurs souvenirs du Djebel. Les vaincus de l'OAS, les pieds-noirs, se taisaient aussi parce que c'était l'époque du gaullisme triomphant, ils étaient plutôt mal vus et marginalisés. Les Algériens ne parlaient pas davantage parce que, dans le fond, il y avait eu beaucoup de vaincus chez eux aussi :

non seulement les messalistes avaient été liquidés, mais les dirigeants du FLN s'étaient aussi affrontés entre eux. Ben Bella était en prison, Boudiaf en exil, Aït Ahmed en exil, Krim Belkacem et Mohamed Khider avaient été assassinés à Francfort et à Madrid, ils étaient les fondateurs du FLN et ils se trouvaient tous écartés du années 1970, nous étions encore très imprégnés de tout

pouvoir. On n'en parlait donc nulle part. Mon excitation venait ainsi du fait que bien peu de personnes de ma génération ne travaillaient sur ce sujet.

Mais ce n'était pas pour moi un retour aux sources. L'idée de révolution était excitante aussi. Ce qui m'intriguait, c'était de comprendre pourquoi nous n'étions pas restés. Était-ce parce que les Algériens nous avaient chassés ou bien parce que nous ne pouvions pas rester avec eux? Il y avait ces interrogations, en pointillé. Et ce qui m'intéressait

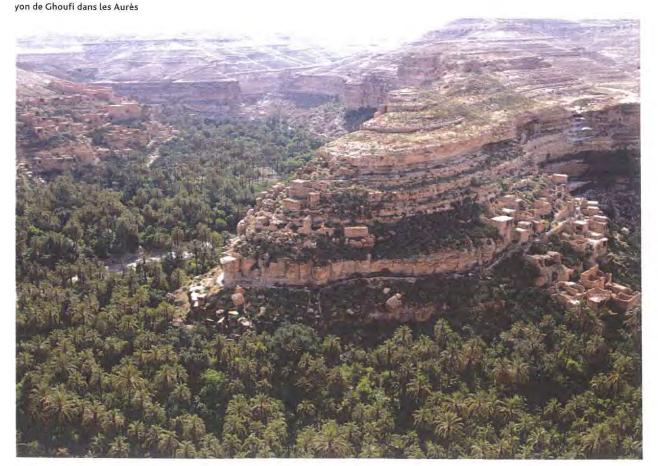
déjà à cette époque-là, c'était la guerre. Peut-être cela renvoie-t-il à mon traumatisme d'enfant. Je ne pouvais pas le savoir alors, mais seulement au terme d'une analyse qui durera quarante ans, et de trente livres...

Et l'histoire des vaincus, de Messali Hadj, me fascinait. Dans ma tête de jeune militant, une mise en parallèle s'effectuait avec le combat entre Trotsky et Staline. Ce n'est pas vrai historiquement mais, pour moi, Messali Hadj était un peu Trotsky. Le proscrit, le vaincu, avec ses partisans exterminés, sa famille dispersée. C'était

l'histoire de Trotsky dans les années 1930, qui finit assassiné. Dans mon esprit de jeune révolutionnaire enflammé, se trouvait cet intérêt de travailler sur les pourquoi nous n'étions mouvements vaincus, comme ceux de la guerre d'Espagne : les anarchistes, les trotskystes, les poumistes2... Dans les

> cela. Messali Hadj lui-même avait été un compagnon des trotskystes, des anarchistes et de Camus. Cela résonnait en moi, forcément, et j'y retrouvais une grille simple. Les messalistes étaient comme les poumistes de la guerre d'Espagne. Ce n'était pas vrai mais, à 24 ans, je pensais : «Ils ont été pourchassés par les staliniens».

> Je m'étais donc lié d'amitié avec la fille de Messali Hadj - qui vit maintenant au Canada, à Montréal, un autre exil. Et avec beaucoup de vieux militants algériens qui



Ce qui m'intriguait,

c'était de comprendre

pas restés

avaient été anti-FLN et vouaient un culte à Messali Hadj. Nombre de ces militants étaient originaires du nord de la France, Lille, Roubaix, Tourcoing. Ils n'étaient pas des harkis. Quand les messalistes avaient commencé à être exterminés en France, un épisode terrifiant, ils s'étaient repliés vers le nord et ils y avaient construit une sorte de forteresse restée messaliste jusqu'en 1962. Leurs enfants connaissent aussi cette histoire.

Dans ces années-là, ce n'était pas la question de l'identité juive qui m'intéressait mais l'histoire d'un bouleversement, d'une guerre et d'une révolution. Cependant, derrière ce thème du nationalisme algérien, il y avait la recherche d'identité de la nation. J'étais à contre-courant - ce qui me plaisait -, je travaillais sur le nationalisme alors que tous mes camarades travaillaient sur la question sociale. Pour eux, c'était terminé, ils disaient : «Ils ont eu l'Indépendance, maintenant on va construire le socialisme». Et je pensais : «Non, quelque chose ne va pas parce que les perturbations de l'Algérie ne sont pas que sociales, il y a des problèmes d'identité ». J'avais lu des livres d'ethnologues de gauche et de droite, comme Germaine Tillion, ou Jean Servier,

Dans l'Aurès sur les pas des rebelles, qui m'avait beaucoup impressionné. Et des livres d'anthropologues militaires qui expliquaient bien le caractère composite de l'Algérie, morcelée, immense, grande comme cinq fois la France, avec des tribus, des morceaux de village, des familles... J'ai pensé que cette question nationale n'était pas réglée. Ils voulaient se débarrasser du système colonial, c'est fait, mais quelle est maintenant l'identité nationaliste et correspond elle réellement au pays? Je n'arrivais pas à répondre à cette question, c'est ainsi que j'ai entrepris mon deuxième grand travail : écrire un dictionnaire biographique. Je l'ai rédigé tout seul, pendant six ans : 600 portraits de nationalistes algériens, 600 militants, à partir des archives d'Aix-en-Provence que j'ai fréquentées pendant plusieurs années. J'ai

essayé de reconstruire les itinéraires de chacun de ces nationalistes en croisant les familles, les régions, les engagements, etc.

Puis j'ai entrepris mon troisième travail, c'est-à-dire ma seconde thèse, une sociologie du nationalisme à partir de ce dictionnaire, avec un croisement des parcours individuels et des paysages sociaux. Avec toujours la perspective de comprendre ce qu'est la fabrication d'une nation. J'étais de nouveau à contre-courant de l'époque. Bien peu de chercheurs s'activaient alors sur la question nationale.

Et, à partir des années 1980, j'ai commencé à m'intéresser fortement à l'islam. La religion, les communautés, le rapport à la République, au système colonial : toutes ces grandes questions m'ont traversé. Après avoir soutenu cette deuxième thèse, j'en ai fait une troisième, sur l'immigration en 1991.

Et, en 1989 est créé le Front islamique du salut (FIS), qui

remporte la victoire aux élections municipales algériennes de 1990. Il est aux portes du pouvoir. À ce moment-là, j'ai débuté un va-et-vient entre la France et l'Algérie pour comprendre comment l'identité nationale algérienne avait croisé les questions nationales françaises. C'est ainsi que j'ai écrit La Gangrène et l'Oubli, en 1991. Pourquoi? Parce que m'apparaissait une idéologie en miroir entre le FIS et le Front national en France. Tout ce livre est une mise en parallèle entre deux intégrismes, l'un religieux, l'autre nationaliste. Puis j'ai écrit un autre ouvrage sur le même thème, Le Transfert d'une mémoire, qui vient d'être réédité sous le titre Les Mémoires dangereuses. Voilà mon itinéraire de recherche, j'étais encore loin de la question des juifs. Entre-temps, je m'étais séparé de l'engagement politique, du marxisme classique. Tout simplement parce que ces grilles de lecture n'étaient plus suffisantes pour expliquer le monde. Le marxisme m'a quand même aidé à comprendre beaucoup de choses : l'infrastructure et la sphère des idées, les relations entre

l'économie et la politique, l'hégémonie culturelle chère à

Gramsci, autant de mécanismes de pensée que j'ai acquis

et que je ne rejette pas, ils font partie de ma structure intellectuelle. Mais je commençais à lire Foucault, Derrida, beaucoup d'auteurs différents, des historiens étrangers, et il y a eu la parution des Lieux de mémoire de Pierre Nora en 1982. La grille du marxisme ne suffisait vraiment plus. Ainsi a commencé une nouvelle étape dans ma vie intellectuelle.

Vous travaillez beaucoup sur l'histoire sensible, la mémoire, avec également toute une recherche iconographique, ce qui est assez atypique...

B. S./ Oui. Avec Marc Ferro, j'ai été un des rares historiens à faire des films. J'en ai réalisé un en 1991 avec Bernard Favre et Philippe Alfonsi, Les années algériennes, que l'on peut voir sur mon site : trois heures sur la guerre d'Algérie, à partir de la

mémoire de ses acteurs. La fabrication des images et leur interprétation ont été une source nouvelle. Je ne pouvais pas en rester à l'écrit. J'ai poursuivi avec les images, et la fabrication de la mémoire, dans le documentaire Notre histoire, réalisé par Jean-Michel Meurice, et diffusé en 2012 sur ARTE.

Les images, donc, mais aussi les paysages, à la fois ruraux et urbains. C'est-à-dire voyager dans les paysages, voir leurs transformations. C'est tout le sens de Voyage en postcolonies, il s'agit de paysages vus par un historien. De même au Vietnam, sur lequel j'avais beaucoup lu. Parce que le Vietnam c'est l'Indochine, et on ne peut pas travailler sur la guerre d'Algérie sans connaître l'histoire de l'Indochine. Tous les militaires français y étaient allés, i'ai lu beaucoup de leurs récits, j'étais imprégné de l'histoire indochinoise. Quand je suis arrivé au Vietnam - ce fut aussi le cas au Maroc - mes promenades à travers les villes ont été fondamentales. Elles me permettaient de 🚥

DATES

1950/ naissance à Constantine 1962/ départ de Constantine 1969-1986/ engagement trotskyste 1983/ premier voyage de retour à Constantine 1996 -2002/ installation au Vietnam puis au Maroc 2015/ président du comité d'orientation de l'Établissement public

du Palais de la Porte dorée

le Musée de l'histoire

de l'immigration)

(qui inclut

73

urbanisme nº 399



La bataille de Diên Biên Phu

saisir l'histoire sensible, de voir comment elle s'incariait. Lorsque je suis entré pour la première fois dans la 'asbah d'Alger par exemple, j'ai essayé de comprendre la ataille d'Alger qui s'était déroulée en 1957. Comment elle 'était réellement passée, comment les gens entraient dans es maisons, comment ils s'y cachaient. Je suis allé voir les ieux exacts, y compris les mechtas dans les campagnes. lu Vietnam, je suis évidemment allé à Diên Biên Phu. Et e qui m'a sauté aux yeux, c'est que l'image que je m'en aisais ne correspondait absolument pas à la réalité. 'imaginais la cuvette, les montagnes et les soldats qui se ont fait encercler. Pas du tout. Diên Biên Phu, c'est une rande plaine, et les montagnes sont loin.

le n'était donc pas imbécile de s'être osté là, une idée reçue sautait tout l'un coup. Mais les militaires français l'avaient pas prévu que les Vietnamiens

llaient réussir à installer des canons très puissants sur es montagnes lointaines et arroser la plaine. Voir le aysage exact change la perception. C'est pour cela qu'il st important d'aller dans les villes, de circuler dans les ampagnes, d'observer les paysages, c'est également une le mes sources; qui fabrique des imaginaires mais aussi ontredit des stéréotypes, des fantasmes.

linsi, dans les années 1990, alors que j'avais pratiqué a source écrite pendant vingt ans, je m'oriente vers es images et les paysages. Vers l'architecture aussi : au laroc, je découvrais que ce que l'on appelait l'architecture raditionnelle avait été importé par les Français. C'est extraordinaire car elle est maintenant présentée comme authenticité marocaine. J'ai vu la même chose au Vietnam : es robes «traditionnelles» que portaient les femmes vaient été dessinées par des couturiers français. On ne

peut comprendre cela qu'en étant sur place. Il faut passer longtemps dans un pays pour observer ses mentalités, ses comportements, les traditions culinaires, les façons d'être, le rapport au monde, etc. Un simple voyage ne suffit pas. Puis je suis rentré en France en 2002 et j'ai vu la guerre des mémoires, les banlieues en crise, l'islam et la difficulté avec la laïcité. J'avais percu cela, mais c'était un découragement. Cela voulait dire que la production d'un savoir scientifique ne suffit pas, on peut écrire autant de livres que l'on veut... Par exemple, des gens d'extrême droite me disent très souvent que je n'ai pas parlé des massacres d'Européens d'Oran de juillet 1962. J'ai écrit pourtant tout

un chapitre sur cette tragédie dans La Gangrène et l'Oubli. Noir sur blanc. J'ai même été un des premiers historiens français à en parler.

Puis j'ai pensé que, dans le fond, il y avait

cette force des identités maintenues. C'est-à-dire : quelle que soit la production du savoir et du travail scientifique, il y a un socle national, identitaire - je ne sais pas comment l'appeler – qui ne s'efface pas. Pourquoi m'intéresser aux juifs d'Algérie? Il y a bien sûr mon histoire personnelle, mais pas seulement. C'est leur identité hybride qui m'a intéressé. Ils étaient à la fois - je pense évidemment à mon père - traditionalistes sur le plan de l'observance des grandes fêtes religieuses et totalement républicains. Et pour eux, cela ne posait pas de problème. C'est ce thème de l'identité hybride, compliquée, dans l'écartèlement entre Orient et Occident, qui m'a conduit à écrire Les trois exils. livre publié en 2006. Les juifs d'Algérie sont à la charnière de toutes ces mémoires blessées. Ils sont extrêmement français, assimilés, et en même temps très secrètement attachés à l'Orient sans forcément le revendiquer de manière explicite, avec une identité religieuse où intervient une forme de nationalisme politique, le sionisme. Donc, à partir de tous ces facteurs croisés, j'ai écrit Les trois exils. Il a reçu un accueil favorable de la communauté juive, qui a fait du livre un succès.

À la fin des Trois exils, vous dites que cela a réveillé en vous une mémoire longue de l'inquiétude?

B. S./ Oui, parce qu'avec ces identités déchirées, on ne sait pas où l'on est vraiment, ni où est sa place.

Vous dites aussi que le modèle d'assimilation français oblige à une « assimilation malheureuse ».

B. S./ La tradition française vise au détachement de l'origine, alors que l'on n'arrive jamais vraiment à s'en détacher. Il existe un va-et-vient. On doit se détacher de sa langue, sa culture, sa religion, ses ancêtres, etc. pour être français, accepter la culture universaliste française. Mais, quand on est exilé, c'est difficile, presque impossible. On est toujours, à certains moments, obligé de revenir en arrière, de réfléchir à soi, ce n'est pas si simple. C'est ce qui fait la faiblesse du modèle français mais aussi sa force parce que dans l'histoire française, au fond, tous les exilés, tous les étrangers au sens large ont fini par être vus comme des Français, à la longue ou à la fin. Le plus célèbre d'entre eux étant Picasso bien sûr.

On s'assimile certes, mais en en même temps on ne peut pas renoncer à qui l'on est, il y a une sorte de fidélité maintenue. Pour ma part, je ne suis pas un éradicateur par rapport aux origines, y compris politiques. Ma singularité est que j'additionne les choses. Je suis à la fois profondément français et profondément attaché à ma famille politique d'origine, la gauche, même si je ne suis pas toujours d'accord avec ses partis. Comme j'ai aussi été fidèle à l'histoire juive, sans pratiquer. Mais je ne me

déracine plus. J'ai déjà connu un déracinement physique, en 1962, je n'ai pas envie de recommencer. Je pense aussi que c'est une richesse de ne pas enlever les choses mais de les additionner, de les empiler : j'ai du mal à être dans la culture de la séparation, de la haine, du rejet. Je suis comme ma ville d'origine, la ville des ponts, à toujours essayer de trouver une passerelle, une solution. Et, fondamentalement, à essayer d'éviter la guerre.

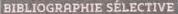
L'exposition en cours, au Musée de l'histoire de l'immigration - dont vous présidez le comité d'orientation - est justement sur les frontières.

B. S./ Oui, et il y a un double aspect dans la frontière. Elle peut être un mur, elle peut séparer, exclure, mais aussi être un abri, un refuge, un espoir : atteindre la frontière, être protégé par la frontière. Hormis ce double caractère protecteur et excluant, il y a dans la frontière une autre possibilité qui m'intéresse beaucoup : être à la frontière, c'est-à-dire être dans l'entre-deux, et peut-être des deux côtés.

Je ne suis donc pas contre les frontières parce qu'elles permettent qu'existent plusieurs mondes. Cela se discute, bien sûr. Je suis un homme des frontières, qui les passe. Les migrants d'aujourd'hui, qui traversent la Méditerranée, veulent passer la frontière. Et se sentir plus à l'abri une fois qu'ils l'ont franchie. À l'abri de la guerre. Cette notion de refuge, d'asile est importante. On peut bien sûr rêver d'un monde sans frontières et l'espérer comme le paradis mais, en attendant, on peut vivre à l'abri de frontières./ Entretien réalisé par Antoine Loubière et Jean-Michel

Du nom de son principal dirigeant, Pierre Lambert (1920-2008).

Militants du POUM (Parti ouvrier d'unification marxiste), organisation révolutionnaire espagnole anti-stalinienne qu'évoque notamment George Orwell dans son Hommage à la Catalogne (Londres, Secker and Warburg, 1938).



Dictionnaire biographique des militants nationalistes algériens 1926-1954. L'Harmattan, 1985



- La dernière génération d'Octobre Stock, 2003
- a Histoire de la guerre d'Algérie La Découverte, 2004



La Gangrène et l'Oubli. La mémoire de la guerre d'Algérie La Découverte, 2005



Les trois exils. Juifs d'Algérie Stock, 2006



Son choix pour l'Algérie Laffont, 2009



La guerre d'Algérie expliquée à tous Seuil, 2012



Voyage en postcolonies Stock 2012



Histoire des relations entre juifs et musulmans, des origines à nos jours Albin Michel, 2013 (sous la dir de Abdelwahab Meddeb et Benjamin Stora)



Les clés retrouvées. Une enfance juive à Constantine Stock, 2015



· Les Mémoires dangereuses Albin Michel, 2016

Voir le paysage exact

change la perception

LIBRAIRIE

/ Les Mémoires dangereuses

Benjamin Stora, avec Alexis Jenni, suivi d'une nouvelle édition de Transfert d'une mémoire, Albin Michel



Béziers, 2015

De l'Algérie colonial

lus de cinquante ans après l'indépendance de ce pays, on n'en a pas fini avec la guerre d'Algérie. Faute d'avoir mené la bataille culturelle autour de la connaissance historique et des représentations qu'en donnent l'éducation, le cinéma ou la littérature, on s'expose à une guerre des mémoires. Et celleci a des effets délétères sur la vie politique française et la situation des descendants d'immigrés algériens. C'est une déconstruction de l'imaginaire colonial que propose Benjamin Stora, invité de ce numéro (cf. p. 68), dans son dernier opus consacré aux liens impensés qui relient l'Algérie coloniale et la France d'aujourd'hui. La réédition de Transfert d'une mémoire, écrit à la fin des années 1990, au moment où finissait en Algérie une deuxième guerre civile qui fit plus de 100.000 morts, s'ouvre par un long entretien avec Alexis Jenni, auteur de L'Art français de la guerre, Prix Goncourt 2011. L'historien et l'écrivain se retrouvent sur un diagnostic, l'ignorance profonde du fait colonial, et sur un besoin d'« agrandissement

d'A. Jenni, en faisant de l'immigration algérienne une composante centrale dans l'histoire de France. Alexis Jenni n'oublie pas la réalité dans laquelle elle s'inscrit : «La distribution des espaces urbains fait irrésistiblement penser à celle du temps colonial, avec des processus de ségrégation sociale et ethnique provoquant en retour des séparations, des "sécessions" pour reprendre l'expression des sociologues spécialistes des problèmes urbains ». Benjamin Stora n'en défend pas moins une certaine réussite du modèle républicain : «L'immense majorité des descendants des immiarations maghrébines postcoloniales ne se vit pas autrement que française». L'autre défi, explique-t-il, « c'est le refus de l'essentialisation », pour en finir avec une conception fixiste de l'identité.

de l'histoire », selon l'expression

NE PAS CÉDER À LA HAINE

Le concept de «sudisme à la française » occupe une place centrale dans sa réflexion. Seize ans après sa première édition, la lecture de Transfert d'une mémoire est l'occasion d'aller plus loin dans la compréhension de ce concept qui éclaire les racines du racisme anti-algérien. Ce « sudisme »

évoque non pas une caractéristique géographique du conflit mais une analogie avec l'imaginaire des petits blancs du sud des États-Unis. Il consacre de longs développements à l'analyse de cet état d'esprit qui nourrit la pensée du Front national et le fait prospérer sur le caractère irréconciliable des mémoires et des peuples et sur l'impossibilité de vivre ensemble. En face, explique Stora, «les jeunes générations ne veulent plus vivre avec ce cadavre (la guerre d'Algérie) dans le placard. Beaucoup sont insensibles à la rengaine du ressentiment. Ils entendent désormais vivre dans une France réconciliée avec sa mémoire».

Achevé en novembre 2015, ce livre à deux voix propose, face à l'effroi des attentats, une alternative au réflexe identitaire et à la tentation du repli sur soi. «La riposte, écrit Benjamin Stora dans l'avant-propos, doit consister à ne pas céder à la haine que les terroristes veulent installer. En plus du travail nécessaire des politologues, la riposte doit faire place à l'analyse historienne de la longue durée pour pacifier notre présent »./ Jean-Michel

Mestres 230 pages, 18 euros



La Guerre des mémoires

On lira également avec profit un petit ouvrage de Benjamin Stora, récemment réédité, La Guerre des mémoires (L'Aube, 2015). Il est composé d'entretiens avec Thierry Leclère sur «La France face à son passé colonial », suivi de Algérie 1954 qui trace un bref portrait du pays à la veille de l'insurrection du 1er novembre 1954. 208 pages,

Le programme POPSU 2 en livres

Quatre ouvrages thématiques ou sur une agglomération









La métropole fragile

Alain Bourdin (dir.), Editions Le Moniteur

Cet ouvrage, le plus récemment paru, est peut-être le plus dérangeant. En effet, à rebours des discours dominants sur la prospérité des métropoles, il en pointe les fragilités. Un terme qui n'est pas scientifique, comme le relève Alain Bourdin dans sa préface, mais qui a le mérite de « restituer une dimension sensible » présente notamment dans des paroles d'élus et d'ouvrir le champ des recherches dans les trois territoires étudiés sous cet angle : l'agglomération de Toulon Provence Méditerranée, le centre-ville de Marseille et le Nord toulousain. Sous l'intitulé « la fragilité, un problème d'urbanisme », Alain Bourdin balaye tout le spectre sémantique couvert par la notion et en tire des leçons pour les praticiens de l'urbanisme durable, les producteurs de services urbains ou les concepteurs d'ambiances. Dans sa postface, Marie-Christine Jaillet souligne que les fragilités «interrogent le référentiel de l'action publique» et plaide en particulier pour des « politiques plus attentives aux gens ». 216 pages, 34 euros

/ Économie de la connaissance

Une dynamique métropolitaine Élisabeth Campagnac-Ascher (dir.), Éditions Le Moniteur

C'est le plus volumineux des quatre ouvrages parus, reflétant l'intérêt des dix consortiums de recherche pour ce thème. Un intérêt porteur d'une certaine confusion, comme l'explique Élisabeth Campagnac-Ascher dans son introduction, car ne s'embarrassant pas de «la disparité réelle des projets rassemblés sous cette bannière : des grands schémas de développement universitaire aux quartiers créatifs, en passant par les clusters et les pôles de compétitivité ». D'où un «intense besoin de définitions et de recadrages » et le choix d'engager « une démarche comparative des politiques publiques suivies par les métropoles » autour de quatre thématiques bien distinctes : économie de la connaissance stricto sensu, économie de l'innovation, économie créative, société de la connaissance. L'ensemble est, comme on le dit en économie, particulièrement « robuste ». 296 pages, 34 euros

/ Faire métropole De nouvelles règles du jeu?

Marie-Pierre Lefeuvre (dir.), Éditions Le Mo

Retenu par quatre consortiums de recherche (Bordea Grenoble, Nantes et Strasbourg), ce thème des régulation métropolitaines n'était pas le plus facile à traiter. Com le relève Marie-Pierre Lefeuvre dans son introduction il recouvre la manière dont se structurent des systèm d'action publique de niveau métropolitain dans quatre agglomérations étudiées. Mais, au fond, ce so les constructions métropolitaines en cours qui sont question. D'où le choix d'analyser les régulations qui mettent en place : dans le champ politique, au nive des coopérations intercommunales sectorielles, auto de projets impliquant des acteurs clés du développement territorial et enfin liées aux dispositifs visant à assur la participation des citoyens à des processus de décisi d'échelle métropolitaine. Seule cette question de participation donne lieu à une approche comparati très intéressante, entre Grenoble et Strasbourg. 224 par 34 euros

/ De la technopole à la métropole

L'exemple de Grenoble

Gilles Novarina et Natacha Seigneuret (dir.), Éditions Le Moniteur

Cet ouvrage est le seul paru consacré à une métropo Même s'il comporte trois « regards extérieurs » qui pe mettent de mettre en perspective l'exemple grenoble par exemple avec Toulouse (Philippe Estèbe). Le chapitr (Magali Talandier, Rachel Linossier, Raphaël Besson) four une approche très documentée du système productiv résidentiel grenoblois et de sa difficulté à affronter crise économique. D'où la quête d'un « nouvel équilib métropolitain ». Dans sa postface, Alain Bourdin estin justement que « Grenoble nous incite à penser un nou âge des métropoles » autour de la transition énergétiq et de la ville intelligente. Des thèmes de recherche po un futur programme POPSU?/ Antoine Loubière 232 pag 34 euros